



**Songe d'une nuit d'été,
Rêver ses amies dans *Le journal de Sarashina* 更級日記**

**In the Journal of Sarashina,
Dreaming of Friends: A Midsummer Night's Dream**

Adelaide PILLOUX¹

Ecole Normale Supérieure - Paris | France
adelaide.pilloux@ens.psl.eu

Résumé : Dans cet article, nous proposons une exploration de l'histoire et de l'écriture des journaux intimes féminins de l'époque de Heian au Japon, en nous basant sur le Journal de Sarashina. Après avoir contextualisé l'émergence de la littérature diariste au Japon dès le IX^e siècle et avoir souligné le rôle central des femmes dans le développement de ce genre littéraire, nous nous concentrons sur le Journal de Sarashina lui-même. Rédigé par une femme anonyme de l'époque de Heian, ce journal (nikki) met en lumière les rêves de l'auteure. Selon nous, ces manifestations oniriques offrent un accès privilégié à l'intériorité de la narratrice ainsi qu'à sa relation avec l'écriture et le monde extérieur. Pour étayer cette thèse, nous nous appuyons sur deux rêves en particulier qui partagent le fait de mettre en scène les amies de la narratrice. Ce choix découle de notre volonté de ne pas cantonner la diariste à un rôle amoureux, mais plutôt de mettre en évidence l'importance de l'amitié dans la vie réelle, écrite et imaginée de la propriétaire du journal. De plus, nous examinons le lien entre les rêves de la narratrice et sa passion pour la littérature, notamment pour le Dit du Genji de Murasaki Shikibu. Nous mettons en lumière la façon dont les personnages et les intrigues de ce roman influencent les rêves de la narratrice et enrichissent son expérience de lecture et d'écriture. Enfin, notre article aborde la question du genre du nikki au Japon et propose une réflexion sur la terminologie appropriée pour désigner ce type d'écriture. Nous soulignons les différences entre les journaux intimes occidentaux et les nikki japonais, mettant ainsi en relief les particularités de ce genre littéraire.

Mots-clés : Journal intime, femmes, Japon, rêve, amitié

Abstract : In this article, I offer an exploration of the history and writing of female diaries during Japan's Heian period, focusing on the Sarashina Diary. After contextualizing the historical emergence of diary literature in Japan, dating back to the ninth century, and emphasizing the central role of women in shaping this literary genre, my attention turns to the Sarashina Diary itself. Written by an anonymous woman of the Heian era, this diary (nikki) appears to prominently feature the author's dreams. I argue that these dream sequences provide privileged access not only to the narrator's inner world but also to her relationship with writing and the external world. To illustrate this point, I examine two specific dreams that share a common thread of featuring the narrator's friends. This selection is motivated by my desire to see the diarist not only as a romantic dreamer but also as someone who values friendship in their real, written, and imagined life. Additionally, the article delves into the connection between the narrator's dreams and her passion for literature, particularly Murasaki Shikibu's *The Tale of Genji*. I highlight how the characters and plots of this novel influence the narrator's dreams, enriching her experience of reading and writing. Lastly, this article addresses the question of the nikki genre in Japan and offers reflections on the appropriate terminology for describing this type of writing. I underscore the differences between Western diaries and Japanese nikki, shedding light on the distinct characteristics of this literary genre.

Keywords : Diary, Women, Japan, Dream, Friendship

¹ Auteur correspondant : ADELAIDE PILLOUX | adelaide.pilloux@ens.psl.eu



« I think though that I can get the last pages right,
if I can only dream myself back into them. »

Tuesday, July 16th (1935)

Virginia Woolf, *A Writer's Diary*

L'imagination veut toujours à la fois rêver et comprendre,
rêver pour mieux comprendre, comprendre pour mieux rêver.

Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*

Ecrire le quotidien dans le Japon de Heian (794-1185)

Si la tradition du journal intime littéraire, et *a fortiori* du journal féminin, semble relativement récente en Occident², elle a une histoire bien plus ancienne au Japon. En effet, la « littérature diariste » (*nikkibungaku* 日記文学) apparaît au Japon dès le IX^e siècle et est alors perçue non seulement comme une consignation de faits journaliers, mais également comme une élaboration littéraire à part entière. Avant d'explorer plus en profondeur ses dimensions poétiques, il est important de rappeler que le journal (*nikki* 日記) a initialement été un simple support d'archives. À partir du VIII^e siècle, devenu un objet très répandu parmi les hommes lettrés et les fonctionnaires, il servait de registre politique, commercial, administratif ou diplomatique. Ces journaux étaient alors rédigés en chinois (en *kanbun* 漢文 ou *hentaikanbun* 変体漢文³) dans un style concis et factuel⁴. Toutefois, au IX^e siècle, avec la publication du *Tōsanikki*⁵ (糖鎖日記 - 945) du lettré et poète Ki no Tsurayuki, le journal s'ouvre à la littérature et à la poésie en langue vernaculaire. Le *nikki* devient ainsi un espace potentiel pour exprimer son quotidien, ses pensées, transcrire ses poèmes ou ses voyages, non seulement en chinois mais aussi en langue vernaculaire. De manière intéressante, ce genre littéraire à la première personne est essentiellement nourri par des plumes féminines par la suite. La « Mère de Michitsuna », IzumiShikibu, MurasakiShikibu, font partie des grandes diaristes qui ont contribué, tout au long de l'époque de Heian⁶, à donner au journal intime ses lettres de noblesse. Cette implication des femmes dans la littérature découle directement du contexte socio-politique et linguistique de l'époque. En effet, l'époque de floraison de la littérature diariste correspond au moment où la capitale politique et religieuse se fixe à Heian (actuelle Kyōto). Autrefois mobile, la création d'une capitale légitime permanente permet une reconfiguration des rapports de pouvoir, notamment

² On peut noter la plupart des études sur le sujet font commencer l'écriture littéraire de journal intime par des femmes à la fin du XVIII^e siècle (avec notamment Fanny Burner) ou au début du XIX^e siècle. Voir notamment Catherine Delafield, *Women's Diaries as Narrative in the Nineteenth-Century Novel*, Aldershot, Ashgate, 2009 et Judy Simons, *Diaries and journals of literary women from Fanny Burney to Virginia Woolf*. University of Iowa Press, 1990.

³ Concernant les variantes que pouvaient prendre le chinois dans ces journaux de lettrés japonais voir notamment Gatten, Aileen, et Francine Herail, « Notes journalières de Fujiwara no Michinaga, ministre à la cour de Heian (995-1018) : Traduction du Midokanpakuki. » *Monumenta Nipponica* 43, n° 4, 1988 ainsi que les autres analyses proposées par Francine Herail.

⁴ Marilyn Jeanne Miller, « Nikki Bungaku: Literary Diaries: Their Tradition and Their Influence on Modern Japanese Fiction. » *World Literature Today*, vol. 61, no. 2, 1987, pp. 207-10.

⁵ Ce journal est par ailleurs très intéressant sur les questions d'écriture genrée ou de persona écrivante voir notamment Lynne K. Miyake, « The Tosa Diary: In the Interstices of Gender and Criticism » In *The Woman's Hand: Gender and Theory in Japanese Women's Writing*, ed. Paul Gordon Schalow and Janet A. Walker, Redwood City: Stanford University Press, 1996.

⁶ Jacqueline Pigeot, « Du Kagerō no nikki au Genji monogatari ». *Cipango*. 2008. Hors-série. pp. 69-87.

entre seigneurs à l'intérieur d'un nouvel espace : la cour. Bien que les femmes restent exclues des principaux postes de pouvoir et de l'administration, elles commencent à jouer un rôle central dans les carrières et les avancements des hommes, notamment par le biais des stratégies matrimoniales. Dans leur propre intérêt, les chefs de famille veillent ainsi à donner à leurs filles la meilleure éducation possible : chant, musique, calligraphie, composition de *waka*... Dans ces conditions, à partir de l'époque de Heian, les femmes nobles deviennent lettrées et sont reconnues comme telles. De plus, bien que rares soient les femmes capables de lire et d'écrire le chinois, toutes ces femmes de cour savent lire et écrire le japonais. Cet élément est particulièrement important étant donné qu'à cette époque, le chinois - qui était la langue de la philosophie, de la littérature et de l'administration - est peu à peu concurrencé par une langue « nationale » émergente. Des anthologies impériales de poèmes en langue vernaculaire (en *waka* 和歌) voient le jour, de même que des récits, des romans (*monogatari* 物語) et des essais au fil du pinceau (*zuihitsu* 随筆). Si les femmes étaient exclues des lieux lettrés lorsque ceux-ci reposaient uniquement sur le chinois, elles peuvent désormais participer au processus créatif, en lisant, en écrivant. Parallèlement, le journal devient un objet poétique, et les qualités littéraires et poétiques de la langue vernaculaire (accessible aux femmes) commencent à être reconnues. Ces transformations simultanées du champ linguistique et littéraire expliquent le fait - assez remarquable pour un critique occidental - que les journaux intimes de certaines dames lettrées aient été lus comme des œuvres littéraires et conservés, jusqu'à nos jours, en tant que tels.

Le présent article propose une analyse d'un des journaux littéraires féminins les plus importants de l'époque de Heian : le *Journal de Sarashina*⁷. Ce journal, rédigé par une dame anonyme, parfois surnommée la fille de Takasue (*Takasue no musume*), ayant vécu à la cour japonaise au XI^e siècle, a la particularité de retracer toute la vie de son autrice⁸. Adolescence, vie adulte, amitiés, amours, voyages, peines, désirs, poésie sont autant d'éléments offerts par la diariste à son lecteur. Toutefois, nous ne nous concentrerons pas directement sur son quotidien réel, car Sonja Arntzen, Marilyn Jeanne Miller et Jacqueline Pigeot ont déjà fourni des analyses particulièrement détaillées de cet aspect du journal. Nous explorerons plutôt son quotidien rêvé, ou ses rêves quotidiens⁹. Comptant pas moins de onze rêves répartis sur près de quatre-vingts pages, ce journal est sans doute celui qui accorde la plus grande place au monde onirique. Et, si l'on en croit Kato

⁷ On peut noter que d'après Fujimori Yūji 藤森裕治 : « Le "Journal de Sarashina" est l'un des représentants de la littérature diariste japonaise, écrit par fille de Sugawara no Takasue (*Sugawara no Takasue no musume*) autour de l'an 1060 de l'ère Kōhei. Cet ouvrage, qui dépeint le cheminement spirituel de l'auteur depuis ses premiers rêves de monde narratif dans l'est du pays jusqu'à sa recherche de salut dans la religion à la fin de sa vie, couvre une période de 40 ans. Il est considéré comme l'un des plus importants de la littérature japonaise des journaux intimes, après le *Journal de Tōsa*, et est inclus dans 21 des 23 manuels de littérature classique des lycées (édition 2011). », Fujimori Yūji 藤森裕治. *Minzokubunkaron no shitenkaragakushūsha no shishitsu nōryoku no ikusei to kotensozai to o tsunageru* 民俗文化論の視点から学習者の資質・能力の育成と古典素材とをつなげる. kokugokakyōiku. 2021, Vol.90, No.0, p.5.

⁸ Bien que l'écriture n'arrive que tardivement, dans les dernières années de sa vie d'après Kato Yoko. Voir « Dream Beliefs in the Sarashina Nikki: A Woman Floating Between Ideals and Reality. » Mémoire de maîtrise, Université du Colorado, Département des langues et civilisations asiatiques, 2010.

⁹ Concernant les rêves et leur représentation dans un contexte culturel japonais voir *Paradigmes japonais des rêves* (*Yumemiru Nihonbunka no Paradigm* 夢見る日本文化のハロラタロイム), Hōzōkan 法藏館, Kyoto, 2015 et *Rêve et représentation* (*Yume to Hyōshō* 夢と表象), Bensei Shuppan 勉誠出版, Tokyo, 2017, fruits des travaux du groupe "Dreams and Representation: Media, History and Culture" rattaché au Centre International de recherche pour les études japonaises de l'université d'Osaka (国際日本文化研究センター, Nichibunken).

Yoko, ces rêves font la singularité de ce journal par rapport aux autres rédigés à la même période¹⁰.

Entre rêverie, songe et vision, ces « rêves », ou plutôt leur mise en récit, ouvrent comme un accès dérobé vers l'intériorité, l'intimité¹¹ de celle qui écrit¹². Ils mettent également en tension tout le dispositif d'écriture. Écrire un journal, est-ce être sincère ou transparente ? Si oui, comment un rêve qui nous glisse entre les doigts pourrait-il faire l'objet d'un récit juste ? Si non, le rêve est-il fantasmé et composé de la même manière que le reste du journal ? Écrit-on le rêvé comme le réel ? Existe-t-il une frontière entre les deux ? Si oui, quelle forme peut-elle ou doit-elle prendre dans l'économie d'un journal intime ? Nous pensons que l'étude des rêves de *Sarashina* permettra d'illustrer les divers moyens d'intégrer des images et des perceptions au sein de l'écriture quotidienne. Comme le suggère Virginia Woolf dans la citation liminaire de l'article¹³, rêve et écriture semblent partager un quelque chose qui les agrandit et les enrichit l'un l'autre. D'autre part, nous espérons que cette analyse offrira un fragment fascinant et insaisissable de la conscience et de l'intimité d'une femme de cette époque. À quoi rêvaient les femmes au XIe siècle ? Plutôt que d'aborder formellement les rêves dans une perspective psychanalytique, nous chercherons à évaluer dans quelle mesure la transcription de ces rêves nous renseigne sur la conscience de l'écrivaine en herbe. Étant donné le grand nombre de rêves dans ce journal et les contraintes d'espace, nous avons choisi de nous concentrer sur seulement deux rêves, parmi les moins étudiés par la critique. Ces rêves ont en commun de mettre en scène les amies de la diariste, ce qui nous permettra d'explorer dans quelle mesure son sens de l'écriture est influencé par l'amitié. Nous espérons ainsi compléter les analyses centrées sur le rapport au religieux ou à l'amour hétérosexuel. De plus, nous soutenons que la mise en lumière de la profondeur et de la variété des formes que prend l'amitié pour la narratrice permettra de mettre en évidence l'étendue de son agentivité. Bien que subjectif et personnel, le journal intime peut devenir un lieu d'écriture collective et de partage touchant. Nous étudierons ainsi successivement une première rêverie poétique et un rêve nostalgique, mettant en scène tantôt les amies réelles, tantôt les amies imaginaires de la narratrice. Enfin, nous concluons par une réflexion plus globale sur la conscience d'écrivaine de la diariste et sur la place que peut occuper l'amitié dans ce processus d'écriture.

1. Rêve et *waka* entre amies

Pour entamer notre étude des « rêves d'amies », nous pouvons observer en premier lieu un songe mettant en scène une amie d'enfance de la narratrice. Après sa mère et sa sœur, cette amie apparaît comme la troisième femme d'importance mentionnée dans le *Journal*. Il est intéressant de souligner que chacune de ces femmes est associée, dans l'écriture du journal, à des rêves. Tout d'abord, la mère est décrite comme particulièrement inquiète au sujet de sa fille qui ne parvient pas à se marier ou à sécuriser une place à la cour. Elle incarne la norme, le bon

¹⁰ « What distinguishes the *nikki* from other *nikki*- style works in the Heian period is the description of dreams[...]the *MurasakiShikibunikki*(ca. 1010), the *IzumiShikibunikki*(ca. 1008) and the *Sanuki no Sukenikki*(ca. 1109) include no dream episodes. The *JoJinAjari no hahashu*(ca. 1073) also has only three episodes. » Voir Kato Yoko. « Dream Beliefs in the *Sarashina Nikki*: A Woman Floating Between Ideals and Reality. », op. cit., p. 3.

¹¹ A nouveau cette notion d'intimité peut sembler anachronique pour le critique occidental, et a fortiori français, pour qui l'intimité est plus liée au XVIIe siècle comme l'explique Françoise Simonet-Tenant (voir notamment Françoise Simonet-Tenant, « À la recherche des prémices d'une culture de l'intime », *Itinéraires*, 2009-4 | 2009, 39-62.)

¹² Araki Hiroshi, 荒木浩, « Rêve et vision dans la littérature japonaise classique : notes pour la lecture du *Roman du Genji* », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 42 | 2018, 73-98.

¹³ Virginia Woolf, « I think though that I can get the last pages right, if I can only dream myself back into them. » Tuesday, July 16th (1935), *A Writer's Diary*, ed. Leonard Woolf, Harvest Book, 1954, p. 264.

comportement et la raison féminine. Le rêve auquel elle est associée est donc d'une nature assez normative. Il s'agit d'un rêve bouddhique médiatisé par un moine censé éclairer l'avenir de la narratrice, mais celle-ci, absorbée par ses rêveries romanesques, préfère l'ignorer¹⁴.

De son côté, la sœur est un personnage assez important de la première partie du journal. Elle compte beaucoup pour la diariste mais finira par succomber à sa maladie. Le journal mentionne une brève anecdote, peu avant le décès de la sœur, où les deux jeunes dames adoptent un soir un petit chat en secret. Le chat visite ensuite la sœur en rêve et celle-ci le raconte, assez amusée, à la narratrice. Comme pour la mère, le rêve semble révéler la place et l'image que se fait la diariste de l'autre. Associée au jeu et au plaisir, la sœur se voit attribuer un récit de rêve ludique et léger. Ces deux exemples permettent de comprendre que, dans l'économie du *Journal de Sarashina*, se voir octroyer un récit de rêve par la narratrice donne à la rêveuse (ou au rêveur) un statut particulier. Ne sont consignés que les rêves de la diariste et ceux de personnes qu'elle aime ou respecte. On peut également ajouter qu'apparaître dans le rêve de la diariste est une forme de privilège ou un signe d'affection. C'est le cas du rêve que nous proposons d'étudier maintenant. Ce moment rêvé est très riche tant par sa façon de s'intégrer au récit que par son contenu. L'amie d'enfance de la narratrice vient de se marier et a déménagé pour suivre son époux à Chikuzen, une province éloignée à l'Ouest. Son rêve est donc à la fois un regret et une occasion de retrouver son amie :

Une personne avec qui je m'entendais si bien que nous échangeions nos confidences sur les misères, les peines et les joies de ce monde, s'en est allée en Chikuzen; par une splendide nuit de lune, à l'heure de me coucher, je me souviens avec nostalgie que c'est par une nuit pareille que je l'avais rencontrée chez la Princesse et que nous avons passé la nuit sans dormir, à admirer la lune. Et voici que je la retrouve au palais de la Princesse, tout à fait comme jadis, quand je me réveille en sursaut : c'était un rêve ! La lune déjà approche de la crête des monts. Ah, si seulement je ne m'étais pas réveillée ! me dis-je, songeuse¹⁵ :

yuimesamete

ゆめさめて

Réveillée d'un rêve,

nezame no toko no

ねざめのとこの

ce lit de sommeil agité

ukubakari

うくばかり

toujours à flot sur les larmes,

kohiki to tsuawo

こひきとつげよ

s'il te plaît, dis-lui qu'elle me manque,

nichihewukutsuki

にしへゆくつき

lune sur ton chemin vers l'ouest.

¹⁴Kato Yoko rappelle d'ailleurs que toute la période où la jeune diariste se focalise sur le Prince et les personnages fictifs correspond à une période où elle ignore délibérément une partie des principes de bonne conduite et balaie des rêves perçus a posteriori comme plus ou moins suspicieux. Voir « Dream Beliefs in the Sarashina Nikki: A Woman Floating Between Ideals and Reality. », op. cit.

¹⁵ Nous empruntons la traduction de la prose à René Sieffert (*Journal de Sarashina*, 1957) mais proposons une traduction plus proche du texte pour le poème appuyée sur le travail de Sonja Arntzen (*The Sarashina Diary*, op.cit.)

Cette construction du récit de rêve est assez troublante car elle ressemble fortement aux « incubations » de rêves amoureux¹⁶. Les incubations sont des sortes de rêves provoqués ou choisis. Selon une croyance contemporaine à la diariste, si l'on pense à quelqu'un avant de s'endormir, on est susceptible de retrouver cette personne dans le monde des rêves. Ainsi, si le monde matériel est parfois une barrière entre les amants éloignés, ou entre les vivants et les morts, l'espace onirique peut offrir un lieu où retrouver l'être aimé. Le récit du *Journal* suit bien cette trajectoire : il est d'abord mention de l'amie et du fait qu'elle est partie, puis, comme par effet performatif, survient un rêve qui met en scène la narratrice et son amie réunies. La forme d'insertion du rêve dans le récit rappelle donc l'incubation de rêves amoureux. Toutefois, son contenu est lui aussi assez proche des topoï d'amour¹⁷. En effet, la contemplation de la lune à deux, la nuit blanche sont traditionnellement des motifs associés aux nuits entre amants. Ici, la nuit est non pas pleine de désir ou d'amour mais bien d'amitié. Ce déplacement des codes dans un contexte non-amoureux est important à noter car la propriétaire du journal semble assez préoccupée, tout au long de son journal, par des questions d'amour, de désir et de mariage, et tend à être présentée comme une femme cherchant avant tout l'amour. La présence de ce rêve donne à voir une autre facette de la jeune dame et empêche de la réduire à cela. Elle accorde certes de l'importance à l'amour mais aussi à ses amitiés et le fait transparaître dans la forme et les termes mêmes qu'elle utilise pour les décrire.

On notera, par ailleurs, que si ce rêve est bien présenté comme tel, la narratrice précise qu'au réveil, elle ne savait plus s'il s'agissait d'un songe ou de la réalité. On retrouve ici le motif du « rêve sans frontières avec le réel¹⁸ » décrit par Araki Hiroshi. Le contenu onirique est clair et accessible mais l'effet du rêve déteint sur la perception de la vie éveillée. La dernière phrase est d'ailleurs assez touchante sur ce rapport rêve/réalité : « Ah, si seulement je ne m'étais pas réveillée ! me dis-je, songeuse ». Si le monde matériel lui empêche de voir son amie, elle troque bien volontiers sa vie réelle pour une vie fantasmée si cela peut lui permettre de la retrouver. Cette attitude détourne à nouveau les codes des conduites amoureuses, soulignant l'importance de l'amitié dans la vie de la narratrice.

Un dernier élément doit être souligné : la présence du *waka* (poème en japonais) à la suite de cette dernière phrase : « Réveillée d'un rêve, ce lit de sommeil agité toujours à flot sur les larmes, s'il te plaît, dis-lui qu'elle me manque, lune sur ton chemin vers l'ouest ». Cette adresse à la lune est un prolongement direct de l'état de rêverie, assez langoureux¹⁹, de la narratrice. Elle fait apparaître son amie à travers le rêve, puis par la poésie, mais semble-t-il uniquement pour son plaisir.

¹⁶ Nous empruntons le terme « incubation » à Saigō Nobutsuna (dans *Kodaijin to yume*. Tokyo: Heibonsha, 1983.) qui l'utilise pour des rêves provoqués mais surtout dans un contexte bouddhique. Par ailleurs, la confusion amour/amitié dans la forme que prennent ce rêve et ce poème a aussi été notée notamment par Kato Yoko ou Inukai Kiyoshi (Voir *Izumi Shikibunikki*, *Murasaki Shikibunikki*, *Sarashinanikki*, *Sanukinosuke no nikki*. *Shinpen Nihon kotenbungakuzenshū* 26. Tokyo: Shōgakukan, 1971.)

¹⁷ Nous soulignons ici l'utilisation de l'imparfait dans la traduction française qui met bien en lumière la confusion entre forme amoureuse et contenu amical. Comme le suggère Barthes à l'entrée « E lucevan le stelle » dans *Fragments du discours amoureux* : « SOUVENIR. Remémoration heureuse et/ou déchirante d'un objet d'un geste, d'une scène liées à l'être aimé et mariée par l'intrusion de l'imparfait dans la grammaire du discours amoureux. » (p. 297) Le traducteur a ainsi, sans doute inconsciemment, traduit non pas seulement le sens mais aussi le procédé poétique depuis le modèle japonais vers le modèle français, nous permettant de toucher à cette confusion au cœur de l'extrait.

¹⁸ Hiroshi Araki, « Rêve et vision dans la littérature japonaise classique : notes pour la lecture du *Roman du Genji* », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 42 | 2018, 73-98.

¹⁹ « LANGUEUR : état subtil du désir [...] éprouvé dans son manque, hors de tout vouloir-saisir », Barthes, « Langueur d'amour », *Fragment du discours amoureux*, p. 215.

En effet, ce poème à la première personne ne sera pas envoyé à l'amie en question mais simplement consigné dans le *Journal*. Il convient ici de préciser que l'écriture de poèmes en japonais (*waka* 和歌) avait à cette époque une fonction assez singulière. Considérant que les mots avaient, en tant que tels, un pouvoir sur le monde, les Japonais depuis l'époque de Nara prenaient le soin de mettre en poème les événements importants de leur vie²⁰. Faire un poème revenait donc à le rendre réel. Composer un poème sur la volonté de revoir son amie n'est donc en rien un simple effet de style. Il s'agit de la concrétisation, la reformulation performative du rêve qu'elle vient de faire. De plus, si cette croyance en la puissance du verbe atteint son sommet dans la forme poétique, elle concerne aussi l'écriture dans un sens large. Tout ce qui est consigné est en quelque sorte rendu plus réel par la mise par écrit. Les petits événements consignés dans le *Journal* sont ainsi toujours plus que de simples petits riens. Ainsi, ce rêve prouve que l'amitié occupe une place importante dans la vie à la fois matérielle, onirique et poétique de l'auteure. Son amie lui manque tellement qu'elle provoque des rêves où elle peut la revoir. Ce manque ne reste toutefois pas une activité virtuelle. Partant de là, la diariste compose en effet une partie de son journal en prenant le soin d'étoffer cet épisode d'un intertexte et de références poétiques raffinées. En réutilisant les outils amoureux, elle confère à son amie une importance comparable à celle de l'amant et témoigne de sa connaissance des topoï littéraires.

Si ce « rêve d'amie » en forme de « rêve d'amant » prouve son talent pour la composition, la connaissance et la passion de la diariste pour la littérature transparaissent de manière plus évidente à d'autres endroits du *Journal*. La narratrice est en effet, avant même d'être une écrivaine, une grande lectrice capable de vivre avec et dans des ouvrages de fiction. Il s'agit donc à présent d'observer un second rêve mettant en scène cette fois-ci non pas une amie réelle, mais une compagne imaginaire. Cette relation nous permettra de voir un nouveau dispositif d'insertion de rêve ainsi qu'un autre rapport entre le songe et la réalité.

2. Des rêveries poétiques : MurasakiShikibu et Dame Ukifune

Le second rêve sur lequel nous pouvons nous attarder est un peu à part dans l'économie des rêves consignés dans le *Journal*. Il consiste moins en un *rêve* clos qu'en une *rêverie*. Celle-ci met en scène ce à quoi la narratrice tient le plus pendant toute la première partie de sa vie : les personnages du *Dit du Genji*. Ce roman est une œuvre monumentale composée par une dame de cour, MurasakiShikibu, au XIe siècle, et elle constitue depuis sa rédaction un bijou de littérature en langue vernaculaire²¹. Mêlant intrigues amoureuses, psychologiques, politiques, amicales, ce récit gravite autour de la figure du Prince Genji. Nous y suivons les aventures courtoises de ce Prince extraordinairement beau et raffiné qui, croisant le chemin d'une foule de dames, connaît à leurs côtés les peines et les plaisirs d'amour.

Extrêmement riche en références érudites, poétiques, et religieuses, mais aussi parfois discourtois et sensuel, ce roman fait sensation à la cour : auprès des lecteurs érudits mais aussi, et surtout,

²⁰ Comme le résume Ariel G. Stilerman « *Throughout premodern Japan, classical Japanese poetry (waka) served as a vehicle for the transmission of social knowledge, cultural memory, and specialized information. Waka was originally indispensable to private and public social interactions among aristocrats, but it came to play a diversity of functions for warriors, monks, farmers, merchants, and other social groups at each and every level of premodern society and over many centuries, particularly from the late Heian period (785- 1185) through the Edo period (1600-1868).* », Ariel G. Stilerman, « Learning with WakaPoetry: Transmission and Production of Social Knowledge and Cultural Memory in Premodern Japan. » Thèse de doctorat, Université Columbia, soutenue en 2015 dirigée par HaruoShirane.

²¹ Le *Dit du Genji* est encore aujourd'hui perçu comme le joyau de la littérature classique et fait partie des textes les plus commentés par les universitaires japonais. Voir notamment Richard H. Okada, *Figure of Resistance: Language, Poetry, and Narrating in the Tale of Genji and Other Mid-Heian Texts*. Durham, N.C.: Duke University Press, 1991 et ShiraneHaruo, ed. *Traditional Japanese Literature: An Anthology, Beginnings to 1600*. New York: Columbia University Press, 2007.

auprès des lectrices. Étant donné que l'autrice écrit en langue vernaculaire, son œuvre est accessible aux dames de haut ou moyen rang. Celles-ci, en en parlant, en en rêvant, augmentent remarquablement sa portée et son succès. On notera que cette inclusion des femmes n'est toutefois pas qu'un phénomène paratextuel, lié à la rédaction ou la réception de l'œuvre. En lisant le *Dit du Genji*, on ne peut que remarquer la grande variété des personnages féminins, souvent complexes et touchants. Chaque nouvelle conquête du Prince Genji est aussi une fenêtre ouverte sur une nouvelle maison, une nouvelle dame, une nouvelle suite de demoiselles. Ainsi, qu'elles soient derrière le pinceau, sur le papier, ou tenant le rouleau²², les femmes semblent omniprésentes dans cette œuvre.

La narratrice du *Journal de Sarashina* est une contemporaine de MurasakiShikibu et grandit pendant la rédaction et la publication du *Genjimonogatari*²³. Elle est adolescente lorsqu'elle découvre le *Genji* et tombe immédiatement sous son charme. Malheureusement, comme elle vit alors avec sa famille dans une province de l'Est, éloignée de la capitale, la lectrice passionnée a un accès assez difficile aux chapitres publiés épisodiquement (comme par feuilleton). Un certain nombre de pages du journal, dans la première partie, est ainsi dédié à la quête et à l'attente des tout derniers chapitres. Une fois lus, les épisodes sont intégrés à la vie intérieure de la jeune lectrice et façonnent ses désirs et ses espoirs. Le Prince Genji devient son idéal masculin et fait l'objet de nombreux fantasmes rêveurs. Les hommes qu'elle rencontre, avec lesquels elle se marie, sont d'ailleurs souvent mis en comparaison, plus ou moins directe, avec cet « homme radieux ». Toutefois, cet engouement ne se restreint pas au seul désir hétérosexuel. En effet, la narratrice nourrit aussi un amour profond pour d'autres personnages, notamment pour certains personnages féminins qui déclenchent des processus d'identification. Une dame en particulier retient l'attention de la jeune diariste : Dame Ukifune. Venant d'un rang moyen (comme la narratrice), d'une province de l'Est (comme la narratrice), mais parvenant à gagner les faveurs du Genji par sa beauté et ses talents, cette Dame imaginaire occupe une place de choix dans le cœur de la diariste. Elle est un modèle à la fois proche et suffisamment lointain pour qu'elle s'identifie à elle tout en cultivant des espoirs d'avancement et de mariage heureux dans un moment où la narratrice exprime un fort sentiment de solitude et de frustration par rapport à sa vie matérielle. Cette empathie ou proximité entre les deux femmes explique sans doute pourquoi, mise à part quelques songes religieux, Dame Ukifune est la seule personne imaginaire faisant l'objet d'un songe consigné. On peut regarder de plus près ce rêve pour voir quelle relation la narratrice et le personnage romanesque entretiennent et observer comment ce dispositif s'intègre dans le récit :

Ainsi passais-je mon temps à ces occupations futiles, et quand par aventures j'allais faire mes dévotions à quelque sanctuaire, ce n'était certes point avec le ferme dessein de devenir semblable à tout le monde. En ce temps-là, les jeunes gens, dès leurs dix-sept ou dix-huitièmes années, lisant les Ecritures, s'exerçaient aux pratiques dévotes ; mais moi je ne me souciais guère de choses pareilles. Pour autant que je me souviens, je ne faisais que me raconter des histoires: qu'un homme d'insigne parage, qui serait aussi beau et distingué que l'est, dans le fameux dit, Genji le Radieux, viendrait ne fût-ce qu'un fois l'an me rendre visite, qu'à l'instar de la demoiselle a la barque errante (Dame Ukifune), je vivrais cachée dans la montagne à contempler les fleurs, les feuillages rutilants, la lune, la neige, cependant que les lettres admirables, impatientement attendues, de temps à autre viendraient me distraire de ma poignante solitude ; et j'en venais à croire que cela pouvait arriver²⁴.

²² On rappelle ici que le mode de lecture principal au Xe siècle était le rouleau et non pas le codex.

²³ Elle est d'ailleurs, à ce titre, l'une des sources utilisées par les spécialistes pour comprendre la réception de l'œuvre au moment de sa première diffusion. Voir Jacqueline Pigeot, *L'Âge d'or de la prose féminine au Japon (Xe-XIe siècle)*, Paris, Belles Lettres, 2017.

²⁴ Traduction de René Sieffert, *Journal de Sarashina, op. cit.*, p. 60. Nous soulignons.

Dans cet extrait, bien que la narratrice reconnaisse qu'elle se laisse aller dans un espace onirique, différent de la vie réelle, on ne peut pas dire qu'elle consigne un rêve précis et circonscrit. On est en réalité, ici, plutôt face à une *rêverie*, au sens où l'entendraient Rousseau ou Bachelard. Une rêverie qui occupe les pensées diurnes²⁵ de la jeune narratrice. Or, la rêverie, contrairement au rêve, ne comprend pas de distinction claire entre la réalité et le songe, entre l'éveil et le sommeil. Elle est au seuil de la conscience et de l'imagination et permet une promenade plus douce car non menacée par l'angoisse du réveil²⁶. La consignation de la rêverie peut, dans ces conditions, sembler plus ardue que la simple retranscription de rêve - qui est déjà une opération difficile - ou que l'écriture du quotidien éveillé. La narratrice parvient à surmonter cette difficulté et à rendre compte de la nature de la rêverie, comme entre deux, au sein même de son écriture. Ne rompant pas nettement le fil de son récit et ne faisant pas de sa rêverie un événement circonscrit, elle mentionne comme « au fil du pinceau » sa tendance rêveuse. On pourrait en cela rapprocher cet extrait de ce que Araki Hiroshi appelle les « rêves brumeux²⁷ » qui sont comme tissés sans trop de distinction avec la diégèse.

Maintenant que l'on a compris comment la rêverie prend forme dans le journal, on peut s'intéresser plus en détail à ses conditions d'apparition et à son contenu. L'attitude rêveuse survient à l'occasion d'un pèlerinage, ou plutôt d'un pèlerinage manqué. La jeune narratrice peine à accorder une importance à ses devoirs religieux et ne fait que se projeter dans son personnage préféré. Finalement, le pèlerinage est « manqué » parce qu'il n'arrive pas à être lu (il ne suscite rien d'aussi envoutant que les romans) et parce qu'il n'arrive pas à s'écrire. Elle ne peut, à ce moment-là de sa vie, proposer un récit de rite religieux ou de foi qui ne soit pas immédiatement rattrapé par l'imaginaire, le fantasme et le romanesque. C'est, si on nous accorde l'expression, *en lisant, en écrivant*, que la jeune narratrice rencontre, façonne et raconte ses « rêveries » et rejoint ce que suggérait Bachelard : « Lecture et écriture concourent, l'une comme l'autre, à une transmutation renversant la relation entre représentations de chose et de mot. Elles créent ainsi la rêverie.²⁸

La lecture du *Dit du Genji* donne les matériaux de la rêverie, mais ce n'est qu'au moment de la consignation dans le journal que la jeune narratrice devient une « rêveuse » accomplie. La dimension réflexive et intime de l'écriture de soi permet comme une « romantisation » de l'existence qui pallie l'ennui, les déceptions, les peines de la diariste.

En cela, on peut considérer que la rêverie poétique ouvre un espace de dialogue et de rencontre entre les personnes réelles et fictives. Par le dispositif rêveur inclus dans son journal, la jeune

²⁵ On peut noter que la traduction anglaise utilise astucieusement le verbe « *daydream* » : « *In this way, life went on, and airy musings continued to be my preoccupation. When on the rare occasion I went on a pilgrimage, even then I could not concentrate my prayers on becoming somebody in the world. Nowadays it seems that people read the sutras and devote themselves to religious practice even from the age of seventeen or eighteen, but I was unable to put my mind to that sort of thing. Instead, I daydreamed about being hidden away in a mountain village like Lady Ukifune, happy to be visited even only once a year by a high-ranking man, handsome of face and form, like the Shining Genji in the tale.* », Sonja Arntzen et Moriyuki Itō, *The Sarashina Diary*, New-York; Columbia Press, 2014.

²⁶ Barthes rappelle que le réveil est un ensemble de « modes divers sous lesquels le sujet amoureux se retrouve réinvesti par le souci de sa passion » (« L'aubade », *Fragments d'un discours amoureux*, p. 277). Si le rêve permet une parenthèse tranquille le réveil et l'arrachement au rêve double la peine et le sentiment de solitude. Dans ces conditions, la rêverie diurne paraît à la fois moins totale et moins risquée.

²⁷ Hiroshi Araki, « Rêve et vision dans la littérature japonaise classique : notes pour la lecture du *Roman du Genji* », *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 42 | 2018, 73-98.

²⁸ Gaston Bachelard, *Poétique de la rêverie*, Presses universitaires de France, 1965, pp. 15-16.

narratrice se rapproche de son modèle, Dame Ukifune²⁹, mais aussi de MurasakiShikibu avec qui elle partage désormais l'activité d'écriture. C'est ainsi comme une communauté amicale qui naît dans et par le récit de rêverie. Cela n'est, par ailleurs, en rien vain ou superficiel. On peut rappeler que la jeune narratrice vit à ce moment plutôt isolée, dans une province éloignée de la cour, sans perspective d'avancement ou de mariage. Ce « bovarysme³⁰ amical » lui permet d'animer son quotidien et de le rendre, non pas seulement vivable, mais agréable.

3. Le pacte du *nikki* : entre journal et mémoire

Ainsi, la narratrice du *Journal de Sarashina* est nourrie, et nourrit en retour son journal de rêves. Traduisant à la fois la personnalité, les centres d'intérêts et les mécanismes d'écriture de la diariste, ses rêves - et notamment ses « rêves d'amies » - permettent d'agrandir l'espace du « journal intime ». Le monde réel lui paraît décevant, frustrant et souvent solitaire, et les rêves deviennent alors des mondes à explorer et à (re)composer, dans son imagination et sur le papier. Un point reste toutefois à préciser. Nous avons au fil de l'article parlé de « journal » ou de « journal intime » pour traduire le genre de *nikki*. Reprenant la terminologie qui englobe, dans la littérature occidentale un genre assez large de l'écriture journalistique plus ou moins littéraire, nous voulions souligner quelques-unes des caractéristiques de l'écriture quotidienne de soi. Plus précisément, nous voulions suggérer les particularités qu'une écriture diariste au féminin pouvait avoir. Comme l'écrit Judy Simons :

Ainsi, pour de nombreuses femmes des XVIIIe et XIXe siècles, leurs journaux personnels sont devenus des moyens indirects de résistance aux codes de comportement avec lesquels elles étaient mal à l'aise, permettant ainsi une libération de sentiments et d'opinions qui n'avaient pas d'autres exutoires. En modélisant leurs journaux sur les schémas de rédaction de journaux déjà établis par exemple par les journaux quakers ou les récits de conversion spirituelle, les premières diaristes pouvaient donner l'impression de suivre un chemin bien tracé, validé par un précédent religieux. Pourtant, dans ce format, utilisé aussi bien par les hommes que par les femmes, elles étaient également capables de créer des opportunités pour des déclarations personnelles.³¹

Cette description des journaux intimes anglo-saxons de femmes proposée par Judy Simon met l'accent sur trois éléments essentiels. Tout d'abord, elle insiste sur les conditions d'écriture et de développement d'une connaissance de soi pour les femmes du XVIIIe siècle. Ces deux activités seraient « inconfortables » du fait de leur place au sein d'un système patriarcal. Ensuite, elle

²⁹ On pense notamment à « l'effet-personnage » décrit par Vincent Jouve. Voir Jouve, Vincent. « La lecture comme vécu », *L'effet-personnage dans le roman*. sous la direction de Jouve Vincent. Presses Universitaires de France, 1998, pp. 216-241.

³⁰ Nous reprenons ici l'analyse que propose Marielle Macé du bovarysme : « le bovarysme a d'abord désigné un excès d'identification et d'empathie qui touche les lecteurs de romans, de Don Quichotte à Emma Bovary; c'est un mouvement psychologique qui repose sur un renversement des priorités de l'action et des modélisations du destin : la vie désirable y est désignée par l'idéal que le lecteur peut inférer des œuvres qu'il a lues, cette vie répond moins aux lectures qu'elle ne s'y conforme, en épouse les valeurs, les répète et semble par conséquent s'y aliéner. », *Façons de lire, manières d'être*, Paris: Gallimard, 2011, p. 185.

³¹ « So, for many eighteenth and nineteenth century women, their personal journals became indirect means of resistance to codes of behaviour with which they were uncomfortable, allowing for a release of feelings and opinions which had no other vent. By modelling their diaries on the patterns of diary-writing already established by, for example, Quaker diaries or spiritual conversion narratives, early women diarists could appear to be following a well-worn path, validated by religious precedent. Yet within this format, used by men as well as women, they were also able to contrive opportunities for personal statements », (Notre traduction) Judy Simons, *Diaries and journals of literary women*, op. cit. p.13.

souligne comment la composition de journaux intimes est indissociable de l'existence *a priori* d'autres types de journaux qui fournissent une sorte de base ou de matrice depuis laquelle écrire. Enfin, elle souligne que l'appropriation de cette forme et de cet objet, les femmes ont pu constituer un espace où formuler une partie de leur intimité et de leur pensées. Chacun de ces éléments se retrouve dans l'écriture de *nikki* durant la période de Heian au Japon. Le terme de occidental « journal féminin » semble donc rendre justice au *nikki* - tant en terme de contenu que de forme ou de contexte d'apparition. Toutefois, cette transposition du genre japonais dans des concepts étrangers n'est qu'en partie satisfaisante. Littéralement, « *nikki* » 日記 désigne « consigner, inscrire (記) » le « jour » (日). Plusieurs termes sont parfois utilisés en français pour rendre compte de cette activité : on parle parfois de « notes journalières³² », de « mémoires », « autobiographie » ou de « journal ». Un terme fixe et général en français semble difficile à déterminer dans la mesure où le rapport au temps de l'écriture n'est pas le même. Comme le souligne Jacqueline Pigeot : « L]es *nikki* des femmes ne sont pas rédigés (ni, le plus souvent, datés) au jour le jour, et la frontière n'est pas nette entre « journal » et récit rétrospectif. Dans la définition du terme *nikki*, l'essentiel est, répétons-le, qu'il s'agit non de fiction, mais de l'enregistrement de faits authentiques ».

Le *nikki* n'est pas la trace d'un rapport quotidien, comme « pris sur le vif », entre la vie de la diariste et ce qu'elle vit. Tout au mieux, ces écrits instantanés pourraient être pris en charge par le *waka* (poème japonais souvent de circonstance). Le *nikki* est plutôt un effort d'écriture sincère, ouvertement subjectif et personnel. Le critère d'authenticité n'est donc pas, comme dans les journaux intimes occidentaux par exemple, la concordance temporelle mais plutôt l'aveu des pensées les plus intimes³³. Cet aveu est souvent rétrospectif, ce qui rapproche, aux yeux des commentateurs occidentaux, la propriétaire du *nikki* d'une autobiographe ou d'une écrivaine. KatoYoko indique d'ailleurs que le Journal de Sarashina a sans doute été consigné dans les dernières années de la vie de son autrice. Sans nier la présence d'effets de narration, d'ellipses, de sublimations³⁴, le *nikki* reste selon nous une forme de chroniques « des jours » (si elles ne peuvent pas être journalières), traduisant à la fois une conscience d'être et une volonté d'écrire ce qui est. Une autre différence notable entre les journaux occidentaux et les *nikki* réside dans la personne grammaticale qui porte le récit. En anglais ou en français, l'utilisation des pronoms personnels est nécessaire et, dans le cas de récits de soi ou de journaux intimes, la première personne est souvent de mise. Toutefois, dans le *Sarashinanikki*, les marques sont plutôt celles d'une troisième personne neutre :

[...] aucun pronom personnel ou adjectif possessif de première personne ne figure dans le préambule des œuvres des écrivaines japonaises. Si les traducteurs en introduisent souvent, ce n'est que pour obéir aux contraintes de la langue française. Certaines d'entre elles, comme les auteurs des *Mémoires d'une Éphémère* et du *Journal de Sarashina*, recourent même, pour se désigner dans l'ouverture, au mot *hito* « quelqu'un, une personne » : influence du roman ? volonté de distanciation ? subterfuge modeste (d'ailleurs aussitôt abandonné) ?

³² Traduction notamment proposée par Donald Keen dans *Les journaux intimes dans la littérature japonaise*, Institut des Hautes Etudes Japonaises, Collège de France, 2003.

³³ Jacqueline Pigeot se souvient notamment de ce fragment du *Dit du Genji* : « La façon dont les hommes vivent leur vie, les spectacles dont la vue ne se lasse pas, ce qui force l'attention quand on l'entend, tout ce qu'on voudrait transmettre aux générations futures, cela, comme on ne peut le garder en son cœur, on se met à le dire. » (Voir *Genji monogatari*, chapitre « Hotaru » (KBZ, III, p. 204 ; traduction de J. Pigeot).)

³⁴ Jacqueline Pigeot souligne que « l'auteur du Journal de Sarashina, se préoccupe, en autobiographe consciente, de l'image d'elle-même que son écrit donnera au lecteur », soulignant l'artificialité de certains modes de consignation. (Voir Jacqueline Pigeot, *L'Âge d'or de la prose féminine au Japon (Xe-XIe siècle)*, Paris, Belles Lettres, 2017, p. 54.)

Cela tient en partie à la langue japonaise qui ne possède pas de pronoms personnels à proprement parler. Il existe, notamment en langue classique, une large variété de « noms qui désignent des personnes ». mais ils possèdent la force d'un substantif et paraissent parfois trop assertifs. Malgré tout, le recours à une troisième personne indéterminée (*hito* ひと) n'est pas la règle. Ce fut le choix de la première diariste en langue vernaculaire, autrice du *Journal d'une Ephémère* (*Kagerōnikki*), qui était d'ailleurs une parente de l'autrice du *Sarashinikki*. Toutefois, mise à part ces deux journaux, la première personne est la norme dans ce genre littéraire. Ainsi, le *hito* est un choix de la rédactrice du *Sarashinikki* et participe de son ethos de diariste. Elle se met à distance pour mieux s'écrire (à nouveau le pacte se joue moins dans l'instant de l'écriture que dans l'effort de sincérité) et révèle par là même l'artificialité de son processus. Aussi, si le terme de « journal » est utilisé par l'ensemble de la critique francophone pour qualifier ce texte, cette dénomination ne rend pas complètement compte des intentions et des outils mis en place par la diariste. Nous pensons toutefois qu'il est celui qui se rapproche le plus de sa « pratique discursive³⁵ ». Non seulement ce qu'elle écrit, mais aussi ses références, ses jeux avec les autres *nikki*, sa volonté de sincérité et de dévoilement d'une partie de son intimité nous semblent être des éléments plus importants que la troisième personne ou l'instant véritable d'écriture. Dans ces conditions, le statut des rêves que nous avons étudiés est sans doute à reconsidérer. Nous n'entrerons pas dans des questions tenant à la « véracité » ou au « bien-fondé » des rêves. Les prenant tels qu'ils nous apparaissent, nous pensons que le fait qu'ils aient été consignés *posteriori* n'entame pas leur valeur mais bien au contraire renforce leur importance. Même si les années ont passé, même si la narratrice est désormais une personne adulte, pieuse et honorable, elle ne renie ni son passé rêveur, ni sa passion pour les romans et encore moins l'amour qu'elle portait à ses amies. Sonnant désormais comme un hommage, ces rêves d'amies témoignent de la prégnance de ces sentiments dans le cœur de la propriétaire du Journal. Ils nous renseignent sur l'intimité, sur la conscience, l'inconscient de la diariste mais aussi sur le rapport à l'écriture, à la lecture, au fantasme, aux genres littéraires d'une femme de l'époque.

Conclusion

Ainsi, le journal intime devient à partir de l'époque de Heian un lieu poétique d'exploration des intimes. Les femmes lettrées se saisissent de cet objet protéiforme pour y consigner leurs pensées et leur quotidien donnant à voir, aux lecteurs contemporains et actuels, la vie des dames de cour à travers leurs yeux. On s'est intéressé ici surtout aux rêves de la narratrice du *Journal de Sarashina*. Ces récits de rêves et de rêveries témoignent de l'étendue de la culture, du talent et de la conscience écrivaine de la diariste. De plus, le contenu de ces rêves, signale ce qui semble compter le plus pour elle : la littérature et l'amitié. Aussi, tant la formulation de ces rêves poétiques que leur contenu participe à faire de la narratrice du *Journal* une diariste à la fois touchante, plurielle et douée agentivité. Dans et par l'écriture de son quotidien, elle s'auto-insititue et institue simultanément ses amies comme sujets désirants, rêvant, lisant, écrivant.

³⁵Nous reprenons ce concept de Foucault qui l'explicite ainsi : « Il s'agit de faire apparaître les pratiques discursives dans leur complexité et dans leur épaisseur ; montrer que parler, c'est faire quelque chose, - autre chose qu'exprimer ce qu'on pense, traduire ce qu'on sait, autre chose aussi que faire jouer les structures d'une langue ; montrer qu'ajouter un énoncé à une série préexistante d'énoncés, c'est faire un geste compliqué et coûteux, qui implique des conditions (et pas seulement une situation, un contexte, des motifs) et qui comporte des règles (différentes des règles logiques et linguistiques de construction) ; montrer qu'un changement, dans l'ordre du discours, ne suppose pas des « idées neuves », un peu d'invention et de créativité, une mentalité autre, mais des transformations dans une pratique, éventuellement dans celles qui l'avoisinent et dans leur articulation commune. » Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969. p. 283.

Références bibliographiques

- ARAKI HIROSHI, 2018 « Rêve et vision dans la littérature japonaise classique notes pour la lecture du *Roman du Genji* », *Extrême-Orient Extrême-Occident*
- BOLLEE, WILLY. 2003 « *Sarashinanikki*. » In Dictionnaire de la littérature japonaise, edited by Catherine Fourtanier and René de Ceccatty, 371-72. Paris: Presses Universitaires de France
- Chollet, Catherine. 1998 « Le Journal de Sarashina : Un Miroir de l'âme japonaise. » In *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes*, Tome 110, n° 2,
- KATO, YOKO. 2010 « Dream Beliefs in the Sarashina Nikki: A Woman Floating Between Ideals and Reality. » Mémoire de maîtrise, Université du Colorado, Département des langues et civilisations asiatiques.
- KEENE, DONALD. 1955 « Sarashina Diary. » In *Anthology of Japanese Literature: From the Earliest Era to the Mid-Nineteenth Century*, edited by Donald Keene, 61-76. New York: Grove Press.
- JOUBE, VINCENT. 1998 « La lecture comme vécu » *L'effet-personnage dans le roman*. sous la direction de Jouve Vincent. Presses Universitaires de France.
- FUJIMORI YUJI 藤森裕治. « Connecter les qualités et compétences des apprenants avec les matériaux classiques depuis la perspective de l'ethnologie culturelle » (*Minkokubunkaron no shitenkaragakushūsha no shishitsu nōryoku no ikusei to kotensozai to o tsunageru* - 民俗文化論の視点から学習者の資質・能力の育成と古典素材とをつなげる kokugokakyōiku. 2021, Vol.90, No.0, p.5.
- MORRIS, IVAN, 1971. trans. *As I Crossed a Bridge of Dreams: Recollections of a Woman in Eleventh-Century Japan*. New York: Dial Press.
- MOSTOW, JOSHUA S. 2004. Trans and ed. *At the House of Gathered Leaves: Shorter Biographical and Autobiographical Narratives from Japanese Court Literature*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
- OKADA, RICHARD H. 1991. *Figure of Resistance: Language, Poetry, and Narrating in the Tale of Genji and Other Mid-Heian Texts*. Durham, N.C.: Duke University Press.
- PIGEOT, JACQUELINE. 2017. *L'Âge d'or de la prose féminine au Japon (Xe-XIe siècle)*, Paris, Belles Lettres.
- SAIGONOBUTSUNA. *KODAIJIN TO YUME* 古代人と夢. Tokyo: Heibonsha, 1983.
- SCHALOW PAUL G. 2006. *Poetics of Courtly Male Friendship in Heian Japan*. University of Hawaii Press.
- SHIRANE, HARUO, 2007. *Traditional Japanese Literature: An Anthology, Beginnings to 1600*. New York: Columbia University Press.
- SIMONS, JUDY. 1990. *Diaries and journals of literary women from Fanny Burney to Virginia Woolf*. University of Iowa Press.
- YAMAKAMI YOSHIMI. 2000 "An Essay on Sarashina-nikki: The Associates of Takasue-no-musume," *Treatises and Studies*, Faculty of KinjoGakuin University .